



Liberté

Sylvain Barbé

Il réprima un bâillement. Une soirée insipide de plus dans un quotidien banal. Gris sur gris... La juxtaposition de l'ennui sur la routine. Le contexte était commun : une soirée « entre amis ». Sous la clarté tamisée de luminaires flambant neufs, les couples étaient alignés deux par deux. Les uns se serraient sur le canapé en cuir, les autres s'éparpillaient sur les chaises design. La table basse, achetée dans un magasin de mobilier à la mode, était couverte de gâteaux apéritifs, d'alcools divers et de jus de fruits. Les enfants – malheureusement, il y en avait – s'agitaient en criant pour les plus âgés, ou dormaient dans la pièce adjacente pour les plus jeunes. Leurs cris lui donnaient mal à la tête. Il s'ennuyait profondément. Les discussions lui donnaient la nausée. Assurances, prêts immobiliers, écrans plats, maisons, enfants, toutes les inepties y étaient passées...

– Donc, j'ai agrandi le garage pour la voiture de ma femme, poursuivait l'un des intervenants.

Sa voix était soporifique. Celle d'un employé de bureau ou d'un mauvais commercial... Il ne se rappelait plus dans quelle case celui-ci s'était rangé.

– Et grâce à ça, on va pouvoir faire construire une nouvelle chambre pour... notre future petite fille !

Sourires niais, applaudissements de rigueur et regards humides d'émotion illuminèrent le visage des invités autour de la table. On regarda la jeune femme qui arborait fièrement les prémices d'un ventre rond rempli de vie. Il était dégoûté. Cette apologie d'une nouvelle existence lui faisait mal au cœur. Se reproduire était une aberration à ses yeux. On se tourna soudain vers lui. Huit paires d'yeux le scrutèrent. Il se sentit aussitôt agressé.

– Et toi, alors ? Quand est-ce que tu vas nous gratifier d'une petite famille ?

Il termina sa bière d'un geste sec.

– Pour avoir la même vie de merde que vous ? Casé à trente ans avec deux enfants, un monospace et un chien ?

Devant le silence interloqué des convives, il esquissa un sourire vaguement satisfait puis se ravisa.

— Je suis fatigué, je vous laisse...

*

Comme d'habitude, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il se retournait sans cesse dans son lit, trop grand pour sa solitude et trop petit pour ses rêves. Tenaillé entre sueur et frissons, envahi par cette sempiternelle nervosité qui lui vrillait les entrailles, des pensées morbides tournoyaient dans son esprit. La pulsion de mort n'était jamais bien loin. L'envie viscérale de tout voir s'arrêter. Toujours les mêmes sensations — l'ennui, la frustration, le rejet, la mélancolie, la colère. Quand à l'aube il finit par plonger dans une torpeur nauséuse, ses idées noires firent place à des songes sinistres.

Au réveil, il se sentit encore plus mal qu'à l'accoutumée. Se lever s'avéra pénible. Son corps était amorphe, vidé de toute énergie, et l'esprit comme absent de son enveloppe biologique. Il grimaça, traversa la pénombre de son appartement d'un pas mal assuré. Le silence était lourd, les sons comme étouffés. Il arriva dans la salle de bain, alluma la lumière et resta quelques secondes étonné. La clarté de la lampe avait une teinte lugubre. Frissonnant, il s'immobilisa devant le miroir. Ce n'était pas lui. Pas tout à fait. Il secoua la tête. À travers un flou grisâtre, il discernait seulement une vague forme blafarde en train de s'estomper. Il recula, interloqué. Il se frotta les yeux mais rien ne changea. Il chercha ses vêtements, s'habilla et se dirigea vers la cuisine. Tout n'était que formes pâles et indécises : meubles, frigo, chaises et table avaient l'apparence de cubes incolores aux contours incertains. Il regarda par la fenêtre. Ciel terne et trottoir cendreuse. Les bâtiments de la résidence formaient un amoncellement géométrique anthracite. Les fenêtres et les portes béaient en taches noires et indistinctes. La végétation du parc était une succession d'ombres perdues dans un espace nébuleux. Parfois, sa vision se brouillait et le panorama devenait tremblant, comme une image sautant sur l'écran d'une vieille télévision mal réglée. Il passa dans la salle à manger. Ses tableaux aux murs — des œuvres originales — n'étaient que des cadres blancs, comme des espaces plongeant dans le vide. Et ce gris de plomb qui écrasait le sol, le plafond, les murs... Il sortit sans attendre de l'appartement.

Sur le parking étaient stationnés plusieurs véhicules, bien parallèles ; quelques arbres s'élevaient en élancements sombres et brumeux. Dans son dos quelqu'un sortit de l'immeuble. Il se retourna. La personne avait un visage blanc et lisse, des yeux laiteux inexpressifs, sans bouche, nez, oreilles ou cheveux. Son corps maigre supportait un semblant de tissu noir sans boutons. La créature s'approcha et sembla vouloir lui parler. Il n'entendit rien. C'est à cet instant seulement qu'il s'aperçut de l'absence complète de bruits. Il ne percevait qu'un grondement distant, comme de très lointaines rafales de vent. Il s'en alla. Dans la rue, le même panorama s'étendait autour de lui : les maisons s'alignaient en agencements monochromes et les voitures en circulation ressemblaient à de lourdes briques se déplaçant au ralenti. Des passants déambulaient ici et là : c'étaient les mêmes créatures sans visage aux yeux globuleux inquiétants. Il marcha jusqu'au centre-ville, croisant des dizaines de clones aux faciès interchangeable qui avançaient tous au même rythme. Il les assimila à des fourmis accaparées par des tâches dont elles n'avaient même pas conscience. Sur la place centrale, c'était encore pire. À perte de vue se déployait le même enfer grisâtre. Pour la première fois depuis qu'il était sorti de chez lui, il eut le réflexe de regarder en l'air. Des choses noires sillonnaient la voûte. Des fantômes d'oiseaux, spectres innombrables, tissaient un maillage complexe quadrillant le ciel morne. En les regardant mieux, il finit par comprendre qu'il ne s'agissait pas d'oiseaux. C'étaient des chiffres, des nombres sans fin, des glyphes et des symboles par milliards qui défilaient tout autour du monde. Il en frémit d'horreur puis regarda de nouveau la foule. Chaque entité au visage blanc qui marchait près de lui, chaque forme se débattant dans les cubes d'habitation étaient reliées à ces données mouvantes par un fin cordon translucide, presque imperceptible.

Il poussa un hurlement qui resta sans effet. Personne ne bougea. Était-ce la réalité qu'il voyait enfin ou bien la projection malsaine de ses névroses ? Paniqué, il revint sur ses pas. Il lui fallut peu de temps pour rentrer chez lui. Il erra un moment dans le brouillard de son environnement. Tremblant, il essaya de boire un verre d'eau. Elle n'avait aucun goût. Il lâcha le verre qui se brisa silencieusement au sol en une série de gouttelettes informes. Il poussa ce qui semblait être une chaise. Elle se renversa sans un bruit. Il ouvrit un tiroir, empoigna un couteau et ressortit de l'appartement. Il s'en prit à la première créature qui croisa son chemin : la lame lui perfora le cou, duquel jaillit un liquide huileux. La créature s'effondra, gisant comme un vilain ballon dégonflé sur le bitume. Les nuées obscures dans le ciel continuaient à

filer à grande vitesse. Les clones inexpressifs déambulaient toujours. Il poursuivit sa route, s'attaqua à d'autres formes et les mêmes scènes se répétèrent — les choses s'écroulaient mollement dans d'épaisses flaques semblables à du pétrole. Oppressé, il sentit la panique l'envahir. Il regarda ses bras. Ceux-ci devenaient translucides, ils perdaient toute consistance. Il posa sa main droite sur son bras gauche et sentit une surface froide qui fondait comme de la neige sous ses doigts. Il se rappela son image dans le miroir, cette forme qui disparaissait, échappait à la réalité... Quelle réalité ? Il se désagrégeait peu à peu dans cet univers fait de formes sans vie. Chaque seconde supplémentaire passée dans cette immense prison lui paraissait intolérable. Il se sentait prisonnier d'un tombeau aseptisé, enfermé au sein d'un réseau invisible qui le maintenait esclave depuis trop longtemps. Que devait-il faire ? Où pouvait-il aller ? De désespoir, il se mit à courir jusqu'à être happé par le vide.

*

Il avait froid. Son corps était engourdi. Il sentait l'air glacé sur sa peau et jusque dans ses tripes. Sa main droite effleura le sol. C'était une surface lisse, un carrelage peut-être. Sa respiration était irrégulière. Il se sentait oppressé, l'estomac noué. Une sourde angoisse tétanisait ses membres. Chaque geste était une souffrance, son sang remplacé par un fluide visqueux bien plus épais. L'anxiété faisait battre son cœur de façon désagréable. Il se frotta le visage nerveusement. Des sons. Il percevait une nappe sonore, vague et lointaine. Le bruit du vent. Il essaya d'ouvrir les yeux avec lenteur. Ses premières sensations visuelles furent déplaisantes. Tout était gris. Tout était flou. Rien de tangible ne s'offrait à son regard. Il était allongé dans une position inconfortable. Il se redressa péniblement. Assis, il remua la tête pour dissiper la raideur de sa nuque. Ce geste anodin se révéla douloureux. Il voulut pousser un cri mais seul un gémissement rauque s'échappa de sa gorge enrouée.

Il était immergé dans un monde crépusculaire, incapable de discerner s'il était à l'extérieur ou bien prisonnier d'un quelconque bâtiment. Ses perceptions étaient contradictoires : conscient d'être réveillé et pourtant plongé dans la nuit d'un cauchemar. Pourtant, sous ses mains, il sentait le sol froid, et respirait un air glacé qui lui transperçait les poumons. Une impression insupportable occupait ses pensées. Un sentiment d'impuissance. Il avait perdu quelque chose. Il cherchait quelqu'un

plutôt, on lui avait dérobé quelque chose... Il ne savait plus. Les deux étaient liés mais il ne pouvait expliquer comment.

Il essaya de se calmer en respirant avec lenteur. Le froid lui brûla aussitôt les bronches. C'était une chose qu'on lui avait volée depuis longtemps. Mais ce n'était que récemment qu'il en avait pris conscience... Au prix d'un effort intense, il se leva. Ses jambes flageolaient comme s'il avait de la fièvre. Il tituba. La sensation que la réalité se dissolvait autour de lui ne le quittait pas. Tout semblait perdre de sa matérialité. Il fit quelques pas et toucha un mur. Il repéra une faible source de lumière sur sa droite et s'en approcha. C'était une fenêtre. Il voulut regarder à l'extérieur mais ne perçut qu'un amas de volutes brumeuses. Elles s'effilaient en d'innombrables tentacules dont les nappes mouvantes dissimulaient les plus horribles secrets du monde. Loin au-dessus, à peine perceptibles, des lignes noires ondulaient. Le rebord de la fenêtre était d'un gris sale qui se fondait dans la brume. Il se retourna pour chercher une autre issue. Après de longues minutes de tâtonnements, il trouva une porte menant à un corridor. Où aller ? Il s'engagea au hasard sur sa gauche. Il avançait lentement malgré sa volonté d'aller plus vite. Ses muscles étaient contractés à l'extrême. Tout en avançant, il tentait de se souvenir de la chose qu'il cherchait avec un tel désespoir. Ce fut un choc, un mot lui vint brutalement à l'esprit :

— Liberté ? cracha une voix dans sa tête.

Il sut qu'elle était là. Il se retourna et fit face à une femme assise à même le sol. Son visage était d'une pâleur malade. De longs cheveux noirs retombaient sur ses habits en loques. Son cœur s'emballa. La chose se griffait la poitrine avec sauvagerie. Son regard était empli d'une haine farouche. Sa bouche grande ouverte n'émettait aucun son. Un rictus de douleur déformait ce faciès étrange. Il voulut s'approcher d'elle mais la femme, nimbée soudain d'un brouillard épais, disparut en silence. Il était à nouveau seul. Son malaise s'accrut. Colère et tristesse ne semblaient plus pouvoir être contenues.

Avisant une nouvelle porte, il s'y dirigea. La respiration saccadée, il s'essoufflait anormalement vite. Son cœur battait de façon intense sous l'effet d'une peur continue. Il arriva au sommet d'un escalier. Des cris stridents lui parvinrent depuis le bas des marches. Ces hurlements aigus lui vrillaient les tympans, transperçaient son âme. Les vociférations s'éternisaient en lui dans un écho malsain, comme si cette souffrance entraînait en résonance avec la sienne.

Il décida de descendre. La rambarde métallique lui brûla la paume tant elle était gelée. En bas, il la retrouva. Sa poitrine n'était plus qu'un amas de chairs gluantes déchiquetées. Elle se lacérait à présent le visage avec hargne. Il entendait ses hurlements hystériques. Sans savoir pourquoi, il se mit à sangloter en la regardant. Après avoir fini de s'arracher la peau, la créature prit la fuite. Elle chancelait, se cognait contre les murs gris. Il voulut se lancer à sa poursuite mais ses jambes lourdes se mouvaient au ralenti. Son sang épaissi circulait avec difficulté dans tout son corps. Il se concentra sur l'ombre qui s'échappait devant lui. Elle entra dans une pièce. Il la suivit. Elle s'immobilisa un instant, se tourna vers lui puis, très lentement, s'enfonça les ongles dans les yeux jusqu'à les crever. Un liquide noirâtre recouvrit son visage. Elle s'élança vers la fenêtre et bondit dans la brume. Son corps tournoya un moment avant de toucher le sol.

Il eut une vision. Il était allongé sur le bitume, ses bras tremblants levés dans un improbable salut. Son torse était à vif. Il sentait l'air glacé fouailler ses entrailles. Il ne voyait plus rien à présent. Rien que l'obscurité, l'obscurité définitive...

*

Faits divers

Hier après-midi, un homme d'une trentaine d'années a provoqué la panique dans le quartier de [REDACTED] à [REDACTED]. Dans un accès de folie, il a tenté d'égorger plusieurs passants à l'aide d'un couteau de cuisine avant de se réfugier dans un immeuble à l'arrivée de la police. Introuvable de longues minutes malgré le déploiement des forces de l'ordre sur place, l'homme, qui s'est entre-temps gravement auto-mutilé, a finalement réapparu au bord d'une fenêtre au deuxième étage de l'immeuble, depuis laquelle il s'est jeté sans vouloir engager le dialogue avec les policiers. Selon plusieurs témoins, le forcené est mort « pratiquement sur le coup ».